MICHÈLE LESBRE

VICTOR DOJLIDA, UNE VIE DANS L'OMBRE

récit

SABINE • WESPIESER ÉDITEUR

Extrait de la publication

VICTOR DOJLIDA,
UNE VIE DANS L'OMBRE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

ÉCOUTE LA PLUIE
2013

VICTOR DOJLIDA, UNE VIE DANS L'OMBRE
2013
Noésis, 2001, pour la première édition

UN LAC IMMENSE ET BLANC
2011 ; Folio 2013

NINA PAR HASARD
2010 ; Folio 2011
Le Seuil, 2001, pour la première édition

SUR LE SABLE
2009 ; Folio, 2010

LE CANAPÉ ROUGE
2007 ; Folio 2009

LA PETITE TROTTEUSE
2005 ; Folio, 2007

UN CERTAIN FELLONI
2004

BOLÉRO
2003

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

DISPARITIONS BUCOLIQUES
avec Gianni Burattoni
Gallimard, Le Promeneur/Musée de la chasse et de la nature, 2010

MAIS D'OÙ VENEZ-VOUS ?
avec Sylvie Granotier
Le Seuil, 2010

QUE LA NUIT DEMEURE
Actes Sud, Babel noir, 1999

UNE SIMPLE CHUTE
Actes Sud, Babel noir, 1997

UN HOMME ASSIS
Manya, 1993 ; Librio, 2000

LA BELLE INUTILE
Le Rocher, 1991

Extrait de la publication

MICHÈLE LESBRE

VICTOR DOJLIDA, UNE VIE DANS L'OMBRE

récit

SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2013

Extrait de la publication

Première publication : Noésis, 2001
© *Sabine Wespieser éditeur, 2013*

Extrait de la publication

Je suis ici pour avoir cassé la gueule à un boche le 9 mars 43 en gare de Poitiers à 3 h. du matin le jour de mon départ pour l'Allemagne comme volontaire forcé j'ai été condamné à mort le 13 mars à Poitiers je suis arrivé ici le 18-3 et je ne sais pas quand je sortirai je suis âgé de 23 ans et suis... courage à tous ceux qui passeront dans cette cellule

René D.
« La Biscotte » 8-6-44–1-8-44
Cellule 257.
Henri Calet, *Les Murs de Fresnes, 1945*

J'ai su ainsi très tôt, confusément, que vivre, c'était se battre.
Charlie Bauer, *Fractures d'une vie*

Les morts dépendent entièrement de notre fidélité...
Vladimir Jankélévitch, *Pardonner ?*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Clara

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Victor, le 26 septembre 1989, à sept heures du matin, les portes de la prison de Poissy s'ouvraient pour toi, et la rue te rendait une liberté tardive... Quelques semaines après, le mur de Berlin tombait... Ah, les beaux jours de cet automne-là ! Car il faut bien que les portes s'ouvrent, que les murs s'écroulent, quand ils empêchent les hommes de vivre...

Tu quittais ce « grand navire immobile » qu'est la prison, comme l'écrivait Henri Calet visitant celle de Fresnes après la Deuxième Guerre mondiale pour y trouver trace de tous ceux qui avaient souffert en attendant les camps et la mort. Sans doute y a-t-il des murs sur lesquels, toi aussi, tu as gravé des mots que le temps engloutira, dans l'une de ces prisons où tu fus plusieurs fois transféré, comme en un sinistre Tour de France.

Nous avons été plusieurs à ressentir l'envie de faire avec toi le récit de ta vie, persuadés qu'elle portait en elle le courage de certains hommes et certaines femmes

pendant la guerre, mais aussi les traces ineffaçables des trahisons dont tu fus victime, comme d'autres le furent. Nous avons tous été bouleversés par cette hargne qui te poussait à vouloir régler des comptes, jusqu'au bout, jusque dans tes derniers jours à Fontenay-sous-Bois, où j'allais te rendre visite.

Aujourd'hui, presque trois ans après ta mort, j'éprouve avec force le besoin d'évoquer notre rencontre et ce qui la rend si importante à mes yeux, car ton histoire se confond, d'une façon à la fois exemplaire et dramatique, avec tout ce qui fut la vie des immigrés dans la France de l'entre-deux-guerres. Ceux qui ont combattu pour la libération de la France occupée n'ont guère été remerciés, quand ils n'ont pas fait les frais de la xénophobie et, parfois, d'un cynisme absolu.

Il n'est pas question d'entreprendre sans toi ce qui n'a pu être fait avec toi, il s'agit simplement de mémoire, de celle qui nous concerne tous, que chaque individu porte en soi, et sans laquelle l'histoire de nos vies se déroulerait dans la nuit profonde. J'espère très sincèrement qu'en écrivant ces pages, je saurai rendre hommage à ton inextinguible et légitime colère.

Extrait de la publication

Aujourd'hui, nous sommes le 26 février 2000. J'ai pris le train 55, à la gare de l'Est. Il va à Prague mais je changerai à Metz, pour Homécourt, Meurthe-et-Moselle. Dès la sortie de Paris, le train suit la Marne, trapue et boueuse. Pavillons résidentiels, jardins, embarcadères privés se succèdent, puis ce sont les champs et la banlieue plus lointaine.

La terre est lourde, je la connais, je l'ai traînée aux semelles de mes bottes il n'y a pas si longtemps, autour d'une maison en bord de rivière. Le Dolloir. Une brume bleutée flotte sur la campagne humide et engourdie. Il est tôt. Les arbres abattus par la tempête de décembre ressemblent à de grands corps épuisés.

Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Chézy-sur-Marne. J'ai une pensée émue pour le Dolloir, qui se jette dans la Marne tout à côté, pour le quartier des Roches à Chézy, pour la rue de la Houlotte, madame Hélène, le

Extrait de la publication

café de la place et ses patrons. Les histoires s'embrouillent à l'infini et le propos n'est pas d'évoquer la mienne, mais il se trouve que je la croise ici.

Après Château-Thierry, c'est le vrai voyage qui commence, celui qui me rapproche de mon sujet, car c'est à Homécourt, et nulle part ailleurs, que je dois commencer ce livre.

Partout la terre est saturée d'eau. Elle la vomit, une sorte de nausée qui lui viendrait aux lèvres, à cause des arbres couchés, vautrés sur elle, qui meurent et dont l'agonie menace de durer longtemps. Des champs de cadavres. Pourtant, elle en a vu d'autres, cette terre, d'autres cadavres, avec le sang et les larmes avant la mort, sur fond de musique de guerre.

Les citernes, les entrepôts, les camions alignés le long des voies ferrées, les casses, les maisons blotties contre les flancs d'une usine désaffectée me rappellent une lecture, *Paysage fer* *, mais je ne verrai pas le dancing L'Évasion, en face de la prison d'Écrouves, près de Toul, parce que ce train ne suit pas tout à fait la même trajectoire, il ne passe pas à Nancy, il passe à Metz. Tout comme j'ignore si, dans ton périple carcéral, tu as connu les hauts murs d'Écrouves.

* Roman de François Bon, édité chez Verdier.

Extrait de la publication

À Metz, un vent glacial balaie les quais de la gare. Je cherche la correspondance pour Homécourt, avant de me réfugier dans une salle d'attente. Il y a peu d'agitation, c'est samedi.

La micheline arrive. Quelques voyageurs seulement. J'aime ces trains poussifs qui vous trimbalent et vous laissent vous perdre dans le paysage.

Le paysage, c'est, après Hagondange, une énorme usine immobile, une géante en apparence terrassée. Les boyaux métalliques courent encore dans la campagne, sans but, sans raison. Jusqu'à Rombas-Clouange, c'est la même désolation. Et c'est encore une autre usine, une autre épave, avec autour les cités, les jardins ouvriers qui semblent suffoquer sous la poussière, vestiges implacables d'un autre temps.

À Jœuf, je sais que mon arrivée est imminente. Je sais que Jœuf et Auboué sont proches de Homécourt. Je le sais parce que ces lieux étaient dans tous tes récits. Sur le quai de Jœuf, j'aperçois une affiche que j'ai le temps de lire au passage du train :

Sleepy Hollow
Casino, 21 heures

Il n'y a pas que les histoires qui s'embrouillent, le temps aussi fait des siennes. Il mélange le passé

et le présent. Il y a soixante ans, en février 1940, sans doute aurais-je vu, ici ou là, quelques images identiques, quelque arbre alors naissant et encore debout dans la campagne d'aujourd'hui. Mais, à cette époque, la même campagne vivait dans la rumeur des usines, leurs fumées et leurs crachotements et, lorsque les gueules noires surgissaient du Fond de la Noue, le polonais et l'italien étaient la rumeur des hommes.

Ce matin, le train traverse un champ de ruines.

La gare de Homécourt est pour ainsi dire fermée. Pas de guichet, ni d'employés affairés. Elle ressemble à d'autres vestiges d'un improbable passé. Pourtant, un alignement d'hôtels juste en face le confirme, il fut un temps où les voyageurs se pressaient sur les quais et aux guichets, un temps pour le commerce, les rendez-vous d'affaires, les embrassades et les amours à l'hôtel de la Lorraine, qui a plutôt belle allure.

Sur le terre-plein, un homme m'attend. Il fait partie des gens qui ont créé *Pagus Orniensis*, la revue de l'association Mémoire du pays de l'Orne, vieille de dix ans, qui se veut la mémoire collective de Homécourt et de ses environs. Lorsque j'ai pris contact, je n'ai pas précisé les raisons exactes de mes recherches.

Extrait de la publication

Je le fais aujourd'hui puisqu'il me pose la question : Victor Dojlida.

L'homme à qui je parle te connaissait un peu. Vous n'alliez pas à la même école, mais il arrivait que vous fassiez un bout de chemin ensemble, avec d'autres gamins du même âge. Il ajoute qu'il y a de singuliers hasards, me tend *Le Républicain lorrain* daté du 25 février 2000, hier, et me montre la rubrique nécrologique, où je peux lire :

> *Nous apprenons le décès de Mme Dojlida, née Julia Koczan, à l'âge de 96 ans, à Homécourt. Née le 20 décembre 1904, à Klinewicze (Pologne), elle avait épousé Jean le 20 mai 1925 à Ochonowa (Pologne). Mme Dojlida est arrivée en France en 1929.*
>
> *Elle a eu la douleur de perdre son époux le 20 janvier 1955, tout comme un de ses deux enfants, Victor en 1997. Elle vivait chez sa fille, Clara, épouse Parachini. Ses obsèques seront célébrées samedi 26 février à 14 h 30, en l'église Notre-Dame de Homécourt.*

Avais-je raison de penser que ce livre ne pouvait commencer que si je faisais ce voyage ? Dans le regard de Julia, dont la photographie accompagne la nécrologie, je retrouve une de tes expressions, quelque chose qui vient de loin, d'un endroit qui n'a

Extrait de la publication

plus de nom, plus de frontières, que le temps a figé, pour toujours.

Je n'ose me joindre à la cérémonie de façon aussi impromptue, mais je reviendrai voir Clara.

Le 26 septembre 1989, dans le journal *Libération*, en page Société et avec le surtitre « Mouchards », Alice Jansen te consacrait toute la place *. Je découvrais ton existence, celle d'un homme qui, à soixante-quatre ans, était le plus vieux prisonnier de Poissy et sortait le matin même.

La façade de cette prison ressemble à ces demeures bourgeoises de province que les turbulences du monde ne sauraient atteindre. On peut lire sur une plaque commémorative :

À la mémoire
des résistants détenus
à la maison centrale
de Poissy,
morts pour la France
1940-1944.

* Alice Jansen, «Victor Dojlida, 64 ans dont 40 derrière les murs », *Libération*, 26 septembre 1989.

J'ignore la date à laquelle elle a été posée, et je me demande si tu l'as lue avec émotion.

Puis, on contourne le bâtiment et l'on découvre alors les miradors et les barreaux. Ce décor, qui aura été celui de ton premier jour d'incarcération, en 1949, et celui du dernier, Charlie Bauer en fait ainsi la description :

> *La maison centrale de Poissy est distante d'une trentaine de kilomètres de Fresnes. Sur son site actuel s'élevait une abbaye du douzième siècle, certaines dépendances sont encore d'époque. Est-ce un hasard si la Révolution de 1789 a aménagé bon nombre de monastères et d'abbayes en prisons ! De nos jours beaucoup sont encore en service. D'autres furent construites à la fin du siècle dernier au lendemain de la Commune de Paris ; Poissy fut de celles-là, c'est dire si, dès l'abord, l'endroit est lugubre, par l'obscurité des locaux, de l'architecture. Un outrage fait au soleil.*

À sept heures du matin, sur la place Émile-Duployé, il était bien tard pour commencer une vie nouvelle. L'autre, ta vraie vie, n'était pas sans allure, mais quelle galère ! Les « mouchards » l'avaient bel et bien saccagée, en ce temps où la délation, la trahison et la collaboration s'épousaient odieusement.

Extrait de la publication

achevé d'imprimer
sur papier centaure naturel
en novembre 2012
sur les presses
de
l'imprimerie f. paillart
à abbeville
pour le compte
de sabine wespieser éditeur

imprimé en france

numéro d'éditeur : 117
isbn : 978-2-84805-135-2
Dépôt légal : février 2013

Extrait de la publication